

LES HÉRITIERS DE CAÏN ET ABEL

[Vassiliki-Piyi Christopoulou](#)

L'Esprit du temps | « Topique »

2011/4 n° 117 | pages 171 à 178

ISSN 0040-9375

ISBN 9782847952070

DOI 10.3917/top.117.0171

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-topique-2011-4-page-171.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour L'Esprit du temps.

© L'Esprit du temps. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Les héritiers de Caïn et Abel

Vassiliki-Piyi Christopoulou

« L'homme est plus général que sa vie et ses actes. Il est comme prévu pour plus d'éventualités qu'il n'en peut connaître.
M. Teste dit : Mon possible ne m'abandonne jamais. »

Paul Valéry, *Monsieur Teste* ¹

1. LE ROMAN FAMILIAL DES ORIGINES : LE PREMIER MEURTRE DE L'HUMANITÉ, TEMPS FONDATEUR DE LA CULTURE

L'histoire de Caïn et Abel, le fratricide qui suit comme une conséquence presque inéluctable le récit de la chute, en tant que « péché originel en acte » a été interprétée de multiples façons par théologiens, philosophes, anthropologues, psychanalystes.

1. Athanasios Alexandridis, psychiatre, pédopsychiatre et psychanalyste, dans un dialogue imaginaire avec *Monsieur Teste* de Paul Valéry met en exergue de son beau texte sur *La violence*, Athènes, éd. Ikaros, (en grec), 2007, une remarque étymologique personnelle, suivie de la « réponse » de ce dernier, tirée du texte de Valéry :

« *Vios* et *via* (en grec : la vie et la violence) sont des mots qui ont la même racine. Ils viennent des mots sanscrits *Jivah* qui veut dire vivant et *Jiya* qui signifie violence. » « Bien (dit Monsieur Teste). L'essentiel est contre la vie. »

C'est moi qui ajoute la traduction en grec entre parenthèses, nécessaire pour la compréhension de ce qui est énoncé. Il est à signaler aussi que ces énoncés seraient incompréhensibles dans le cadre de cette réflexion, si on confondait « violence » et « agressivité », et si on ne prenait pas également en compte une violence « organisatrice » liée à la survie, « fondamentale », pour reprendre les termes de Jean Bergeret. Cette violence initiale entre le fœtus et la mère et, à plus forte raison après, entre le bébé et la mère, ne sera pas celle qui sera principalement décrite dans cet article, or la question de la position schizo-paranoïde, théorisée dès 1946 par Melanie Klein, liée au clivage de l'objet, vécu sur le double mode de l'idéalisation et de l'envie, qui va nous préoccuper ici, ne peut que lui être tributaire.

Topique, 2011, 117, 171-178.

Il faudrait signaler d'emblée que le mythe des deux frères rivaux est commun à plusieurs civilisations. On ne peut que rappeler les jumeaux primordiaux des mythes des populations sibériennes et des tribus amérindiennes, les frères Shun et Yao de la mythologie chinoise ou enfin Romulus et Rémus dans le mythe de la fondation de Rome.

Au-delà de la spécificité du fratricide lui-même, réel ou imaginaire, ou la question du double ou de son ombre, c'est la mort du semblable qui est ici en jeu.

Le 16 février 1915, lors d'une conférence à la loge B'nai B'rith de Vienne, alors que la première guerre mondiale, la plus sanglante de toutes celles que l'humanité avait connue jusque-là, bat son plein, Freud rappellera, désabusé, ce premier meurtre de la Genèse : « Nous sommes tous issus d'une longue lignée d'assassins ». Celui qui n'hésita pas non plus, en citant Balzac, citant lui-même Rousseau, à rappeler dans son texte « Notre relation à la mort » (1915) quelle serait l'affligeante banalité du meurtre, si c'était possible à chacun de nous de « tuer le mandarin » impunément, précise dans la même tonalité que « notre inconscient tue même pour des détails » et qu'il ne connaît pas d'autre châtiment que la peine capitale, à l'instar de Dracon à Athènes et sa législation « puisque tout tort infligé à notre moi tout-puissant et autocratique est, au fond, un *crimen laesae majestatis* ».

Pour le texte fondateur de la *Genèse*, ce meurtre fratricide, symbole probablement des relations conflictuelles entre des populations préhistoriques de chasseurs-cueilleurs ou éleveurs nomades et leurs équivalents sédentaires n'a cessé de fasciner la postérité par sa complexité, à plusieurs niveaux interprétatifs. Caïn, l'agriculteur, tantôt fils de Satan et du serpent qui tue par jalousie Abel, le « bon pasteur », figure christique avant la lettre, tantôt au contraire figure du révolté face à l'injustice flagrante d'un Dieu tyrannique et arbitraire dans ses décisions, il n'a cessé d'inspirer et de fasciner tout au long des siècles écrivains ou artistes.²

Caïn, le cultivateur, tue son frère, Abel, qui est pasteur, car ses offrandes ne sont pas agréées par Dieu qui préfère celles de ce dernier et cela sans explication. Même mystère autour du fameux signe que la divinité appose sur Caïn mais que l'exégèse s'attellera à éclairer.

Mais écoutons plutôt le texte lui-même (trad. Bible de Jérusalem) dans le chapitre 4 de la Genèse (v. 1-17).

« L'homme connut Ève, sa femme ; elle conçut et enfanta Caïn et elle dit : « J'ai acquis un homme de par Yahvé ». Elle donna aussi le jour à Abel, frère de Caïn. Or Abel devint pasteur de petit bétail et Caïn cultivait le sol. Le temps passa et il advint que Caïn présenta des produits du sol en offrande à Yahvé, et

2. Voir, à titre d'exemple : Agrippa d'Aubigné, *Les Tragiques* (1616), Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal* (1857), Victor Hugo, *La Légende des Siècles*, (1877).

qu'Abel, de son côté, offrit des premiers-nés de son troupeau, et même de leur graisse. Or Yahvé agréa Abel et son offrande. Mais il n'agréa pas Caïn et son offrande, et Caïn en fut très irrité et eut le visage abattu. Yahvé dit à Caïn : « Pourquoi es-tu irrité et pourquoi ton visage est-il abattu ? Si tu es bien disposé, ne relèveras-tu pas la tête ? Mais si tu n'es pas bien disposé, le péché n'est-il pas à la porte, une bête tapie qui te convoite ? Pourras-tu la dominer ? » Cependant, Caïn dit à son frère Abel : « Allons dehors », et, comme ils étaient en pleine campagne, Caïn se jeta sur son frère Abel et le tua. Yahvé dit à Caïn : « Où est ton frère Abel ? » Il répondit : « Je ne sais pas. Suis-je le gardien de mon frère ? » Yahvé reprit : « Qu'as-tu fait ! Écoute le sang de ton frère crier vers moi du sol ! Maintenant, sois maudit et chassé du sol fertile qui a ouvert la bouche pour recevoir de ta main le sang de ton frère. Si tu cultives le sol, il ne te donnera plus son produit : tu seras un errant parcourant la terre ». Alors Caïn dit à Yahvé : « Ma peine est trop lourde à porter. Vois ! Tu me bannis aujourd'hui du sol fertile, je devrai me cacher loin de ta face et je serai un errant parcourant la terre : mais, le premier venu me tuera ! » Yahvé lui répondit : « Aussi bien, si quelqu'un tue Caïn, on le vengera sept fois », et Yahvé mit un signe sur Caïn, afin que le premier venu ne le frappât point. Caïn se retira de la présence de Yahvé et séjourna au pays de Nod, à l'orient d'Éden. »

Or cette histoire, maintes fois commentée, même par les partisans de l'abolition de la peine de mort (la faute est reconnue et Caïn lui-même est épargné de la mort par Dieu), ne s'arrête pas là. Ce texte, suivi par celui de la descendance de Caïn (Gn, IV,17-24), fait véritablement de ce premier meurtre de l'humanité, le temps fondateur de la culture.

Le fils de Caïn, Hénok, va construire une ville, tandis que « Yubal, le père de tous ceux qui jouent de la harpe et du chalumeau », sera le père des arts ; et « Tubal-Caïn, qui forgeait tous les instruments de fer et d'airain », celui de la métallurgie. Les lointains descendants de Caïn seront donc des bâtisseurs et constructeurs et des créateurs de civilisation, mais jamais très loin du crime, comme Lamek, qui selon ses dires, a tué « un homme pour une blessure un enfant pour une meurtrissure ». Mais si Caïn est vengé sept fois, nous dit le texte, Lamek, sera vengé « septante-sept fois ».³

3. Le texte biblique a donné lieu à de nombreuses études et une abondante littérature. Voir Véronique Léonard-Roques, *Caïn et Abel, Rivalité et responsabilité*, éditions du Rocher, 2007. Cet ouvrage offre une synthèse importante sur la question qui nous occupe. Voir aussi Cécile Husscherr, *L'Ange et la Bête, Caïn et Abel dans la littérature*, Cerf, 2005.

2. AUX INTERSECTIONS DE LA THÉOLOGIE ET DE LA PSYCHANALYSE : L'ENVIE COMME SCEAU DE L'ARCHAÏQUE

Le texte de la Genèse précité pose un certain nombre d'interrogations qu'il est impossible d'aborder ici dans leur ensemble.⁴ Je choisis donc de me focaliser sur le point particulier du meurtre sous le signe de la jalousie, elle-même fondée sur l'envie.

Dans un commentaire très détaillé et documenté de cet épisode de la Genèse, Véronique Donard⁵ explique que le récit de la chute qui précède, tout autant que le meurtre fratricide qui suit ne peuvent que se compléter et s'éclairer mutuellement, sous le signe de l'envie, qui englobe, selon un grand nombre d'auteurs, et surtout saint Augustin, jalousie, convoitise et orgueil.⁶ Si, en effet, jalousie et envie se différencient (l'envie désignant la tristesse ou la colère ressenties devant le bien ou le bonheur d'autrui, tandis que la jalousie est un amour passionné qui n'admet pas de partage), dans la pratique, la jalousie est si souvent pénétrée d'envie qu'elle en épouse autant la tristesse que la fureur. Car l'envie vise toujours le bonheur de l'autre ou ses privilèges qui font le malheur de l'envieux mais la jalousie, à travers ce désir d'exclusivité *commandée*, et le plus souvent teinté de paranoïa (cf. le délire de jalousie), se situe en réalité sur le même plan. Cette façon pervertie de désirer et d'aimer selon la théologie (saint Augustin parle même du « péché » de celui qui se met à haïr son frère de lait) renvoie en réalité à une strate éminemment archaïque de la psyché que la notion kleinienne d'« envie » a illustrée de façon on ne peut plus pertinente, d'autant plus qu'elle lui confère un caractère inné et constitutionnel comme manifestation sadique-orale et sadique-anale des pulsions destructives, intervenant dès le commencement de la vie.⁷

4. Le fait par exemple que les premières traces de civilisation remontent aux conséquences d'un fratricide est une question qui mériterait de plus amples développements. Voir les ouvrages précédents de la note 3 ainsi que l'ouvrage très riche et complet de Véronique Donard dont les références suivent.

5. Véronique Donard, *Du meurtre au sacrifice. Psychanalyse et dynamique spirituelle*, Les éditions du Cerf, 2009.

6. La Rochefoucauld, dans ses *Maximes*, a bien saisi la différence entre jalousie et envie : « La jalousie, écrit-il, tend à conserver un bien qui nous appartient ou que nous croyons nous appartenir, au lieu que l'envie est une fureur qui ne peut souffrir le bien des autres. » (Maximes, éd. Firmin-Diderot, p. 153). Saint Augustin, de son côté, dans *La Cité de Dieu*, couple l'envie (*invidia*) à l'orgueil (*superbia*), les rendant responsables de la chute des anges révoltés contre Dieu.

7. Melanie Klein (*Envie et gratitude et autres essais*, trad. V. Smirmoff, Paris, Gallimard, 2001, p. 18) explique le lien entre envie et jalousie de la même façon :

« La jalousie se fonde sur l'envie, mais alors que l'envie implique une relation du sujet à une seule personne et remonte à la toute première relation exclusive avec la mère, la jalousie comporte une relation avec deux personnes au moins et concerne principalement l'amour que le sujet sent comme lui étant dû, amour qui lui a été ravi, ou pourrait l'être, par un rival. »

Si le serpent de la Genèse a suggéré que Dieu est un être jaloux de ses privilèges et malveillant, possédant des « richesses » qu'il veut garder pour lui seul, de même le nourrisson, nous dit Mélanie Klein, imagine que le sein qui le nourrit le prive d'une partie des bienfaits qu'il possède et en cas de réelle défaillance de la mère, ce sentiment est renforcé.

« Il semble que, pour l'enfant, le sein qui le prive devienne mauvais, comme s'il gardait pour son propre compte le lait, l'amour et les soins qui se trouvent associés au bon sein. L'enfant se met à haïr et à envier ce sein avare et parcimonieux. »⁸

Mélanie Klein n'hésite pas non plus à rapprocher ce que la clinique lui a révélé avec les sept péchés capitaux de la tradition aquinienne :

« Ce n'est pas sans d'excellentes raisons psychologiques que l'envie trouve sa place parmi les sept péchés capitaux. J'irai jusqu'à dire que l'envie est inconsciemment ressentie comme le plus grand des péchés parce qu'elle détériore et nuit au bon objet qui est la source de la vie. »⁹

Véronique Donard met en évidence la proximité d'une interprétation théologique avec les théories kleinienne en citant un texte d'André Wénin :

« Comme le serpent, [la convoitise] grossit la limite et fait oublier tout ce qui est donné, tandis que le manque ronge l'être de l'intérieur. Comme le serpent, elle fait voir en l'autre un rival dont il faut se garder et elle soupçonne ses intentions d'être malveillantes, ce qui engendre la méfiance. [...] En réalité la convoitise expulse l'être de l'espace de confiance sans laquelle toute alliance devient impossible et, partant, tout épanouissement vraiment humain. »¹⁰

3. DE L'ENVIE À LA GRATITUDE : DES FONDEMENTS À L'HORIZON DE LA CULTURE

Dans un mouvement inverse du précédent, Mélanie Klein explique que le bébé est aussi capable d'éprouver de la gratitude envers les richesses et les plaisirs reçus et ainsi, sauf si l'envie et la frustration sont trop intenses, renoncer aux défenses maniaques de l'idéalisation ou de la destructivité propres au vécu de la position schizoparanoïde. Si la relation à la mère est « suffisamment bonne », l'objet cesse d'être tout puissant dans le fantasme, que ce soit par rapport à sa destructivité ou au contraire sa bonté et le clivage fait place à une saine ambivalence, la capacité de réparation et finalement la capacité d'aimer et d'éprouver de la confiance.

8. Melanie Klein, *Ibid.*, p. 22.

9. Melanie Klein, *Ibid.*, p. 29.

10. André Wénin, « Le serpent et la femme ou le processus du mal selon Gn 2-3 » dans *Le péché originel. Heurs et malheurs d'un dogme*, p. 62 et 63, cité par Véronique Donard, *op. cit.* p. 374.

En continuité avec ce qui avait été esquissé dans un article précédent,¹¹ mais que je reprends ici, je vais mettre en relation les thèses kleinienne et celles héritées de la théologie avec la perspective freudienne. Tout en se situant dans un registre différent, l'optique freudienne a le mérite, comme ces dernières, d'articuler l'individuel au collectif, en lien avec le « travail de la culture » (*Kulturarbeit*) sous un angle qui dépasse largement ce qu'on appelle communément le « pessimisme » freudien.

De même que Mélanie Klein considère que le passage de l'envie à la gratitude et donc à la confiance constitue pour le bébé un moment clé de son développement, préfigurant ses relations adultes, Freud lui-même, amoureux de l'*Urgeschichte*, d'une histoire « originaire » de l'humanité arrive paradoxalement à la fin de sa vie, en réfléchissant à l'avenir et non plus aux fondements de la culture, à des positions qu'on pourrait qualifier d'analogues. Même si cette hypothèse pourrait paraître audacieuse, voire très discutable, je n'hésiterai pas à l'émettre, en m'appuyant sur les recherches et les thèses de Jacques Le Rider, exprimées dans son ouvrage *Freud, de l'Acropole au Sinaï. Le retour à l'antique des modernes viennois* (Paris, PUF, 2002).

L'itinéraire de Freud et sa réflexion, sous la bannière du darwinisme de son époque, voire, de la théorie de la récapitulation de Haeckel, postulant que l'ontogenèse récapitule la phylogenèse, l'a conduit paradoxalement, surtout vers la fin de sa vie, à envisager l'*horizon* et non plus uniquement les fondements de la culture, dans une perspective qui abandonne sa prédilection envers les thèses nietzschéennes qui l'avaient jadis séduit.

Si dans sa jeunesse, Freud s'était senti proche de Nietzsche, il a vite compris que le soi-disant dépassement des valeurs judéo-chrétiennes, prôné par ce dernier, n'était qu'une régression vers la barbarie archaïque des origines. Le néopaganisme dionysien ou « aryen », à travers Zoroastre-Zaratoustra, tout comme le fameux « prométhéisme » ou le « surhumain » qui obsédait Nietzsche, ont été interprétés par Freud comme des désirs infantiles et des utopies illusoire et dangereuses. Paradoxalement, c'est Freud, le juif athée, qui conclura son œuvre par un ouvrage qui marque son retour à la Loi de Sinaï ; et cela même si ses thèses sont subversives. Son éloignement, par rapport aux références grecques qui lui avaient servi de repères jusqu'à la première guerre mondiale est évident. La théorie freudienne de la *Kultur* sera révisée après les ravages de la guerre et la vision de Nietzsche lui apparaîtra comme un prophétisme mensonger et une régression culturelle. La phrase de *Psychologie des masses et Analyse du moi* est sur ce point sans appel :

11. Voir Vassiliki-Piyi Christopoulou, « Saints et martyrs dans la spiritualité orthodoxe. La réception de la tradition hagiographique », *Topique*, 2010, N° 113, p. 205-212.

« À l'entrée de l'histoire de l'humanité, il (le père originaire de la horde, *Urvater der Horde*) était le surhomme que Nietzsche n'attendait que de l'avenir. »¹²

Le « surhomme » ou supposé tel des origines n'est que le fruit d'une construction fantasmatique qui ne peut qu'être « envié » et haï afin de prendre sa place. C'est Jacques Le Rider qui met en relief l'évolution étonnante de Freud à ce sujet et soutient que pour ce dernier, le Surhomme, le grand homme refondateur de la culture, est à l'origine et non à l'horizon de la culture.¹³

Le malaise grandissant dans cette *Kultur* viennoise et dont il a souffert personnellement jusqu'à la Première Guerre mondiale a trouvé d'abord un apaisement dans le retour à la Grèce ancienne, qui lui a permis, comme à bon nombre de ses contemporains, de se démarquer du *genius loci* viennois, baroque et romain et de critiquer la modernité. Mais « son parcours ultime l'éloigne de l'Acropole et le ramène à la Loi sinaïtique. Pour Freud, ce n'est pas un retour au religieux, mais la recherche de nouveaux fondements de l'éthique et de la rationalité scientifique, à l'heure où la civilisation européenne s'effondre ». ¹⁴

Vassiliki-Piyi CHRISTOPOULOU
28, rue de la Sablière
75014 Paris
christopoulou.v@wanadoo.fr

Vassiliki-Piyi Christopoulou – *Les héritiers de Caïn et Abel*

Résumé : Dans cet article, à partir du texte fondateur de la Genèse et des principales notions kleinienues, l'auteur fait appel à la double contribution de la théologie et de la psychanalyse, afin d'esquisser une généalogie du meurtre sous le signe de l'envie qui est à son origine. Le passage de l'envie à la gratitude et à la notion de confiance sans laquelle aucun lien interpersonnel ne serait possible est étudié dans le cadre de l'articulation de l'individuel et du collectif, à l'interface de la psychopathologie et du « travail de la culture ».

Mots-clés : Meurtre – Envie – Gratitude – Interactions entre théologie et psychanalyse – Travail de la culture.

12. Cité par Jacques Le Rider, *Freud, de l'Acropole au Sinaï. Le retour à l'antique des Modernes viennois*, Paris, PUF, 2002, p. 161.

13. *Ibid.*, p. 270.

14. *Ibid.*, quatrième de couverture.

Vassiliki-Piyi Christopoulou – *The Legatees of Cain and Abel*.

Summary : This article takes as its starting point the Book of Genesis and Kleinian psychoanalytical theory in an endeavour to define the genealogy of murder from the viewpoint of the envy embedded at its origin. The transition from envy to gratitude and trust, without which interpersonal relationships would be impossible, is analysed within the framework of the individual and their articulation to the collective, a notion at the watershed of psychopathology and the ‘cultural process.’

Key-words : Murder – Envy – Gratitude – Interactions between Theology and Psychoanalysis – Cultural Process.